

REPRENONS LA PAROLE !

EN PRÉTENDANT « LIBÉRER UNE AUTRE PAROLE », LES SIGNATAIRES DE LA TRIBUNE DU « MONDE » ONT SURTOUT PROUVÉ QU'IL Y AVAIT ENCORE BEAUCOUP À DIRE SUR LE SEXISME ET LA DOMINATION MASCULINE. DES FEMMES POURSUIVENT ICI LE DÉBAT.

PROPOS RECUEILLIS PAR NATHALIE DUPUIS, HÉLÈNE GUINHUT, ÉMILIE POYARD, CATHERINE ROBIN ET DOROTHÉE WERNER

« Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle » : la parution de ce texte (dans « Le Monde » du 10 janvier), écrit au nom de la liberté sexuelle et contre le puritanisme, a allumé le feu d'une colère féministe explosive, et qui paraît inextinguible. Comment une centaine de femmes, dont Catherine Deneuve, ont-elles pu paraphraser une tribune (initialement titrée « Des femmes libèrent une autre parole ») qui sous-estime l'impact historique du phénomène #MeToo post-affaire Weinstein, qu'elles réduisent à « une campagne de délation », alors qu'il est le signe d'une libération salutaire de la parole sur les violences sexuelles ? Comment ont-elles pu à ce point confondre la drague avec la violence, comme si le type aux compliments lourdingues était mis sur le même plan que l'agresseur sexuel ? Comment revendiquer « la liberté d'être importunée » ? La réplique s'est fait entendre dès le lendemain, avec la pétition d'une trentaine de féministes exaspérées (« Les porcs et leurs alli.e.s ont raison de s'inquiéter », menée par la militante Caroline de Haas et parue sur le site francetvinfo.fr). Depuis, la déflagration n'en finit pas. Et le débat, pas toujours de haute volée, se poursuit sur les réseaux sociaux et les plateaux télé. Au-delà des amalgames et maladresses indéfendables, et pourvu que l'on prenne la peine de le lire posément (il est en libre accès sur pouruneautreparole.blogspot.fr), tout n'est pourtant pas à jeter dans ce manifeste. Mais la violence des arguments de part et d'autre confisque ce débat pourtant passionnant et inédit dans l'histoire du féminisme français, qui n'a jamais été un long fleuve tranquille. Au-delà des dérapages personnels et des convulsions virulentes des réseaux sociaux, une nouvelle conversation tournant autour du désir des hommes et des femmes est en train de s'inventer sous nos yeux. Peut-être vers un rapport plus apaisé entre hommes et femmes, où les premiers se posent des questions salutaires et les secondes n'auront plus peur de dire « non », ce qui ne les empêchera jamais de dire « oui ». Pour réfléchir ensemble – et au calme ! – au fond du problème, nous avons choisi de donner la parole à des femmes dont le jugement nous importe. D.W.



REBECCA AMSELLEM

CRÉATRICE DE LA
NEWSLETTER FÉMINISTE
« LES GLORIEUSES »

« Avec ce texte,
nous revenons quinze pas
en arrière ! »

« Les signataires de cette tribune – essentiellement des femmes blanches, riches et qui ne font pas partie de la génération des jeunes féministes – ont intériorisé les mécanismes de domination du système patriarcal. Elles n'ont pas encore eu leur conversion féministe, mais j'ose croire qu'elles l'auront un jour.

En tant qu'activistes féministes, nous sommes justement là pour déconstruire

ces mécanismes et montrer aux femmes que, si elles subissent un certain nombre d'agressions, ce n'est pas normal et qu'elles peuvent se révolter. Avec ce texte, nous revenons quinze pas en arrière ! C'est une grosse gifle. Comme il y a eu une libération de la parole raciste avec la montée du Front national, j'ai peur qu'il y ait une libération de la parole sexiste. Et pendant que les femmes débattent entre elles sur cette question-là, les acteurs du système patriarcal se délectent... »

COLOMBE SCHNECK

ÉCRIVAINNE

« Oui à la liberté d'être d'accord, un peu d'accord, pas du tout d'accord. »

« Peut-on encore penser que deux choses contradictoires sont valables ? Peut-on encore penser "et aussi" ? Oui, j'aime me faire importuner, draguer, qu'un voisin me dise qu'il aime mon regard, qu'un type me regarde avec insistance dans un café, j'ai 51 ans, je sais que cela s'arrêtera un jour, je le regretterai. Et oui, je peux aussi trouver, un jour, insupportable qu'un collègue me caresse le cou sans me demander mon accord, qu'un autre me parle systématiquement de mon cul (et en rire le lendemain).

Oui, je peux avoir envie de me soumettre, être un objet sexuel, porter des talons hauts inconfortables pour plaire, et aussi ne pas arriver à penser qu'être confrontée à un frotteur est un non-événement. Cela m'est arrivé et, vingt ans après, je vois encore, avec un violent dégoût, la tache de sperme sur le sol du RER. Oui, à la liberté de draguer, de créer des œuvres dérangeantes, oui surtout à la liberté d'être d'accord, un peu d'accord, pas du tout d'accord. »

* Dernier livre paru : « Les Guerres de mon père » (éd. Stock).



KETSIA MUTOMBO

PRÉSIDENTE DE FÉMINISTES CONTRE LE CYBERHARCELEMENT

« On protège toujours les hommes dominants. »

« Il y a quelques mois, nous avons eu ces exemples de femmes à Hollywood qui ont dénoncé un prédateur extrêmement puissant et toute une constellation d'agresseurs a été mise en cause. Nous avons assisté à la libération de la parole dans des milieux bourgeois et prestigieux. Et tout ça pour quoi ? Pour que quelques mois plus tard on puisse penser que les femmes comme Catherine Deneuve tiennent ce genre de propos parce que, dans leur milieu, les agressions sexuelles n'existeraient pas, parce qu'elles ne prennent pas le métro et sont dans des salons feutrés avec des hommes leur faisant des baisemains. En voulant dénoncer, on reprend les mêmes narrations selon lesquelles, dans les hautes sphères sociales, il n'y a pas d'agressions, que les agressions sexuelles sont le monopole des hommes racisés, pauvres et non éduqués. Au final, on protège toujours les hommes dominants. »



CHRISTINE BARD

HISTORIENNE

« L'histoire des antiféminismes se décline aussi au féminin. »

« Savez-vous que des associations de femmes ont existé au début du XX^e siècle en Angleterre et en Allemagne pour s'opposer au vote des femmes ? Et que, à la même époque, les adhérentes des associations féminines conservatrices en France étaient dix fois plus nombreuses que les féministes, aujourd'hui incontestées, à qui nous devons tant

de droits ? L'histoire des antiféminismes se décline aussi au féminin. La plupart du temps réacs ou néo-réacs, ces femmes apportent une caution précieuse au discours prétendant que le féminisme nuit aux hommes (la fameuse androphobie, qui n'a jamais tué personne...) et aux femmes (en les privant de galanterie... et de leur séduction !). Les éléments de langage traversent les décennies. Les intérêts en jeu aussi – se distinguer, flatter le dominant, jouir d'être dans la norme et d'accepter le monde comme il va –, sans parler des motivations plus intimes. À nous de déconstruire cet imaginaire antiféministe hors-sol et hors temps, en lui opposant les mots, les réalités, les rêves, les utopies des féministes d'hier et d'aujourd'hui. »

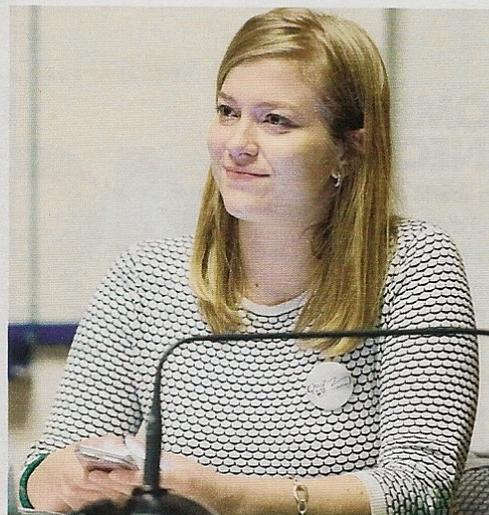




HELENA NOGUERRA CHANTEUSE

« Je me sens touchée, vexée, blessée et trahie par ce texte. »

« Toute la nuit j'ai tenté d'écrire une lettre à mes grandes sœurs signataires de cette tribune, dont certaines ont, par leurs œuvres, leurs savoirs, leurs paroles et leur liberté, constitué la femme que je suis devenue. Cette femme que je suis lutte chaque jour et milite pour le droit des femmes à être les égales des hommes en droits et en dignité. Et ce qui se passait dernièrement me réjouissait ! Puis, mardi, cette tribune. Et je n'ai pas compris. Touchée, vexée, blessée et trahie, je voulais comprendre pourquoi ce texte semblait vouloir me barrer la route... Je les lis et je les entends me parler d'elles, alors qu'avant elles me parlaient du monde. Elles qui m'ont appris à regarder au-delà de la courbe de mes seins et de mon nombril, à ne pas considérer les combats à mener à l'aune de ma seule existence, mais en posant mon regard aussi loin de moi que possible, elles m'ont abandonnée, moi et mes autres sœurs... Alors je n'ai pas trouvé de mots et j'ai pleuré. »



RAPHAËLLE RĒMY-LELEU

PRÉSIDENTE D'OSEZ LE FÉMINISME !

« En étant femmes nous sommes toutes victimes du sexisme. »

« Cette tribune est extrêmement dérangeante parce qu'elle minimise les violences contre les femmes. Lorsque les auteures écrivent qu'il faudrait tolérer les "frotteurs", elles n'en parlent pas comme d'agresseurs sexuels. Sauf qu'ils le sont. C'est dangereux : comment voulez-vous que des femmes portent plainte si on leur dit en permanence que "ce n'est pas grave" ? Les signataires refont aussi cette erreur désespérante de construire une échelle de valeurs qui commencerait par la galanterie, puis la drague lourde et, tout au bout, on trouverait les viols et les féminicides. Ce n'est pas la même chose : il y a la séduction, le sexe, l'amour d'un côté ; et, de l'autre, les violences. De même, la négativité qu'elles entretiennent autour du statut de victime pose question. Une victime, on l'est ou on ne l'est pas. Mais en étant femmes je pense que nous sommes toutes victimes du sexisme d'une manière ou d'une autre. Être victime, c'est grave, mais ça ne rend pas la personne faible. Et ça n'empêche pas d'être une héroïne ! Ces femmes remettent de la honte là où il ne devrait pas y en avoir. Dans une société encore sexiste, il est beaucoup plus facile de défendre les agresseurs que de les combattre. Mais c'est en train de changer : nous n'avons jamais été aussi fortes. La force d'un mouvement se mesure justement aux tentatives de contre-offensive. »



BELINDA CANNONE ECRIVAINNE

« Il est temps que les femmes sortent d'une position de passivité. »

« Ce que l'on ne souligne pas assez, c'est l'asymétrie dans les postures des hommes et des femmes pour tout ce qui relève du désir et de la sexualité. Deux choses me paraissent problématiques dans cette tribune. D'abord, le fait de contester la pertinence et l'importance du mouvement #MeToo, alors qu'il fait incontestablement partie d'un bond décisif dans l'histoire du féminisme, et qu'il faut le soutenir sans réserve, malgré ses quelques excès. Deuxièmement : tant que l'on se questionne sur la victimisation systématique des femmes, sur le harcèlement ou le problème du consentement, on passe à côté de la véritable question, celle d'une inégalité majeure entre les hommes et les femmes dans l'expression de leur propre désir. Le travail qu'il reste à faire n'est pas seulement que les hommes se tiennent bien. C'est aussi que les femmes prennent en main leur désir en sortant d'une position de passivité, intériorisée depuis si longtemps. C'est notre intérêt à tous. »

* Notamment auteure de « La Tentation de Pénélope » (éd. Stock et Pocket).



MARLÈNE SCHIAPPA

SECRETÀIRE D'ÉTAT CHARGÉE DE L'ÉGALITÉ ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES

« **Condamner le harcèlement par une loi, ce n'est pas condamner la séduction !** »

« Ce texte est un pot-pourri dans lequel on trouve un peu de tout. Des choses qui ne sont pas inintéressantes, comme la question de savoir si une femme doit être assignée au statut de victime toute sa vie quand elle a été victime une fois d'une agression sexuelle. Mais il comporte aussi des passages vraiment choquants et contre-productifs. Nous faisons des campagnes de communi-

cation pour expliquer que les frotteurs sont des agresseurs sexuels, qu'ils encourent des peines de prison et 75 000 euros d'amende. Nous faisons le Tour de France de l'égalité pour aller expliquer dans les lycées aux jeunes filles qu'elles n'ont pas à avoir honte d'être agressées sexuellement, que les auteurs doivent être condamnés en justice... Et cette tribune vient nous dire que ce n'est pas très grave, et qu'il y aurait même un droit inaliénable à mettre la main aux fesses à des filles dans le métro. C'est choquant. L'immense majorité des hommes et des femmes savent faire la différence entre la séduction et le harcèlement. Vouloir condamner le harcèlement par une loi, ce n'est pas condamner la séduction ! Ici, on mélange tout. »



LAURENCE ROSSIGNOL

SÉNATRICE ET EX-MINISTRE DES DROITS DES FEMMES

« **Ces signataires vivent dans l'étrange angoisse de disparaître du regard des hommes.** »

« À chaque avancée du féminisme, des voix s'élèvent pour en dénoncer la dangerosité supposée. Ce qui est troublant, c'est que cela vienne de femmes. De femmes qui mettent leur intelligence, leur notoriété, leur talent au service d'une cause qui, collectivement, nous affaiblit. Ces femmes vivent dans l'étrange angoisse de disparaître du regard des hommes, de ne plus exister dans leur désir. Cette tribune est mal positionnée : elle dénonce un retour à l'ordre moral mais, ce faisant, se réfère à un ordre très traditionnel et archaïque. Au nom de la liberté sexuelle, ses signataires défendent une approche de la sexualité très datée : celle de l'homme conquérant, à la sexualité irrépressible. Celle-là même qui justifie l'achat de services sexuels, les agressions sexuelles et, en dernière analyse, le viol. Enfin, on peut relever qu'est toujours absente du débat la question du désir et du plaisir des femmes. La bonne tribune à faire aurait été, si on veut être provocatrice, d'affirmer être contre le puritanisme et vouloir que les femmes expriment leurs désirs avec la même impétuosité, la même irrépressibilité que les hommes. »



ÉLIETTE ABÉCASSIS

ÉCRIVAINNE

« **La domination masculine s'exerce par le chantage sexuel, l'humiliation, l'emprise, le viol...** »

« C'est une affaire de langage. On met dans la même boîte des concepts qui n'ont qu'un air de famille, et cela conduit à la fausseté du jugement. De cet air de famille naît une grande confusion. Donc : des bourgeoises sont flattées qu'on les malmène, des Bovary rêvent d'être désennuyées, et projettent leur fantasme sur une réalité sordide et avant tout sociale à laquelle elles n'ont jamais été confrontées. Certes il n'est pas désagréable d'être poursuivie par des hommes ; mais il s'agit ici du problème autrement plus grave de la domination masculine, qui s'exerce non pas par des taquineries galantes, mais par le chantage sexuel, la prostitution, l'humiliation, l'emprise et le viol, faits de détraqués, ceux qui utilisent leur poste de domination pour mépriser, maîtriser et soumettre. Il s'agit bien de violences faites aux femmes dans le cadre d'une lutte des sexes, qui est aussi une lutte politique et sociale d'une gravité extrême puisque celles qui en sont les victimes sont celles qui ont besoin de travailler pour vivre, ou encore sont des patientes devant un médecin, des employées devant un patron, des élèves devant un professeur... Faut-il être bien éloignées du quotidien de la vie des femmes pour être dans une telle confusion de langage ! » ■